

# LES « ÉMEUTES DE MONTRÉAL-NORD » : ANALYSE DES DISCOURS DANS LA PRESSE ÉCRITE FRANCOPHONE

## “MONTREAL’S NORTH RIOTS”: AN ANALYSIS OF FRENCH WRITTEN PRESS DISCOURSES

Par **André-Yanne PARENT\***

DOSSIER : LES VIOLENCES  
À L'ADOLESCENCE

### RÉSUMÉ

Dans la lignée des travaux de sémiotique textuelle et de communication d'Isabelle Garcin-Marrou, le présent exposé propose une analyse d'un échantillon représentatif d'articles de la presse écrite francophone du 11 et 12 août 2008 afin d'évaluer comment les médias participent à la construction des événements. Loin d'être extérieurs aux émeutes de Montréal-Nord, ils en font partie intégrante : leur présence sur les lieux a influencé les actions des émeutiers et leur discours a construit notre perception des événements. Or, une lecture critique du rôle des médias dans les événements montréalais n'avait pas encore fait l'objet d'une recherche. L'analyse discursive de la presse écrite proposée ici fait apparaître des couples de dichotomies, comme ceux de normes-déviances et de compréhension-incompréhension, essentiels pour appréhender les émeutes. C'est à travers leur filtre que nous allons lire et « juger » les événements, les auteurs des violences et l'espace où elles ont lieu. La définition de la « norme » et de la « déviance » dépend de l'inscription politico-sociale du journal et sera corroborée par le discours d'« experts », lui offrant une légitimité scientifique. Ces normes correspondent le plus souvent au profil, réel ou imaginé, de leur lectorat et vont s'insérer en filigrane au sein des récits factuels et chrono-

logiques des événements. Ainsi, on retrouve une grande majorité de discours « sécuritaires » et une minorité de discours reconnaissant les violences socio-politiques dont sont également victimes les auteurs des événements.

### MOTS-CLÉS

Émeutes, médias, violence urbaine, Montréal-Nord, violence socio-politique.

### SUMMARY

*In line with Isabelle Garcin-Marrou's work in literal semiotic and communication, this essay offers an analysis of a representative sample of articles in the francophone written press from the 11<sup>th</sup> and 12<sup>th</sup> of August 2008 to answer this question: how medias participate in the building of the events? Far from being outside of Northern Montreal's riots, they are a central component: their presence on site has influenced the rioters actions and their discourse have built our perception of the events. A critical reading of the media's role in Montreal's events has not been the object of an academical research yet. A discursive analysis of the written press brings out dichotomous couples, like norm-deviance and understanding-lack of understanding, both essentials to grasp*

\* parent.andreyanne@gmail.com

*the riots. It is through their filter that we will read and "judge" the events, the authors of the violence and the space where they occur. The definition of "norm" and "deviance" depends on the socio-political affiliation of the newspaper and will be substantiated by expert's speeches on it, also providing a scientific legitimacy. These norms most likely correspond to their reader's profile, genuine or imagined, and will integrate the factual and chronological narrative of the events. Thus, we find a great majority of "safe" speeches, and a minority of speeches that recognizes the sociopolitical violence that the rioters also suffer from.*

## KEYWORDS

*Riots, medias, urban violence, North Montreal, Sociopolitical violence.*

## INTRODUCTION

Anthony Griffin en 1987, Jean-Pierre Lizotte en 1999, Mohamed Anas Bennis en 2005 : si Montréal a déjà connu des interpellations entre policiers et citoyens qui se sont transformées en bavures policières, la particularité de l'affaire Villanueva est que ce dérapage en a entraîné un autre, la mutation d'une manifestation pacifique en émeute. Autre fait marquant, le vif intérêt médiatique et la rapidité avec laquelle les événements ont été traités.

Qui s'intéresse aux émeutes de Montréal-Nord sera amené à traiter de la question de leur traitement médiatique, les deux apparaissant intrinsèquement liés. En effet, les « émeutes » ont connu une couverture médiatique sans précédent au Québec, supplantant la météo, et arrivent ainsi en deuxième position, derrière les Jeux olympiques, dans la catégorie du sujet le plus médiatisé (Gervais, 2008 : a3). Les incidents ont également dépassé nos frontières, arrivant à la quatrième position des nouvelles les plus citées en dehors du Canada depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2008 (Gervais, 2008 : a3). Au total, 28 pays ont relayé la nouvelle, ce qui représente un auditoire potentiel de 95 millions de personnes en tenant compte du lectorat et des cotes d'écoute des médias qui l'ont véhiculée (Gervais, 2008 : a3).

En réalité, peu de gens ont vu et vécu les événements, mais nombreux sont ceux qui s'en sont fait une image et un avis. C'est à partir de ce que les médias et la presse ont montré, dit et écrit. En d'autres termes, les représentations médiatiques surpassent, dans la majorité des cas, l'expérience personnelle de la réalité

(Windisch, 1999). Le poids et l'influence, directe et indirecte, des médias dans une telle situation doivent être soulignés et les représentations qu'ils proposent méritent d'être interrogées : « Lorsque les images et les représentations médiatiques prennent une importance telle qu'elles sont le seul moyen d'accès à la connaissance de la réalité pour la très grande majorité des individus (...) quelques autres questions fondamentales se posent par rapport à la nature de l'espace public, du débat politique et de la lutte entre les acteurs politiques d'une société donnée » (Windisch, 1999 : 9). La logique médiatique implique une reconstruction de la réalité (Veron, 1981), où les faits sont sélectionnés souvent pour leur caractère spectaculaire et sont « mis en scène » dans une narration parfois stéréotypée, dramatique et souvent esthétique. Il s'agit ici de « déconstruire » cette « reconstruction » médiatique en décortiquant le discours prononcé dans la presse écrite.

Dans la lignée des travaux de sémiotique textuelle et d'I. Garcin-Marrou, nous recherchons comment les « personnages » du récit médiatique sont construits (les jeunes gens, auteurs de violence) et comment une figure particulière, celle de l'espace de l'action (le territoire), s'instaure à la fois comme élément du parcours figuratif des personnages et comme élément du jugement porté par le narrateur (2007 : 128). Le repérage lexical identifie les termes qui désignent et qualifient les « causes » de ces violences, leurs auteurs, ainsi que leurs « territoires ». Il permet de comprendre comment les récits s'établissent, par les qualifications proposées, sur des perspectives axiologiques et des catégories d'interprétation, établies au fil du temps et des événements.

Nous tenterons d'abord de saisir comment les causes des émeutes sont déterminées par les différents quotidiens, en mettant en exergue leur inscription politique et leur utilisation voire leur influence sur les discours des autorités officielles. Après avoir dégagé deux tendances principales dans la définition des causes, nous nous pencherons sur la perception et la description de ceux qui seront déterminés comme auteurs des violences puis sur la conception des territoires où elles ont eu lieu.

## MÉTHODE

Pour se faire, nous avons sélectionné différents journaux montréalais (*Journal de Montréal* et *Métro*, qui sont les plus lus sur l'île de Montréal selon une enquête de Newspaper Audience Databank de 2008), d'autres régions du Québec (*Le Soleil* de Québec, *La Tribune* de Sherbrooke), provinciaux (*Le Devoir*, *La Presse*), nationaux (*La Presse Canadienne*) et internationaux (*Le Courrier International*). Si ce panorama n'est pas exhaustif, il constitue néanmoins un échan-

tillon représentatif des différents courants politiques présents au Canada. L'élection des journaux s'est également basée sur un critère linguistique : la sélection ne comporte que des journaux francophones. Si ce critère peut apparaître comme une limite de l'étude, il représente un choix méthodologique nécessaire pour restreindre nos sources et garder un ensemble cohérent. L'examen des discours dans la presse anglophone pourrait toutefois s'avérer être un exercice fructueux. Face au nombre impressionnant d'articles sur les émeutes de Montréal-Nord, nous avons également restreint notre étude aux articles du 11 et 12 août 2008 exclusivement, pour tenter d'analyser le discours « à chaud ». En effet, si l'on peut clairement identifier un « avant », un « pendant » et un « après » les émeutes dans la presse écrite, le discours initial des quotidiens, sur le « vif » des événements, est souvent exemplaire de la position du quotidien (Garcin-Marrou, 2007 : 128). Il est toutefois important de noter que la majorité de ces journaux sont revenus sur les événements avec plus de recul ou en proposant des « dossiers spéciaux » dans les jours et les mois qui ont suivi et ont ainsi approfondi leurs discours initiaux.

## CADRE THÉORIQUE

Comme le titre de ce travail l'indique, nous utilisons le terme « émeute » pour qualifier les événements de la nuit du 10 août 2008. Ce vocabulaire a été utilisé spontanément, dans les médias comme dans la communauté scientifique, sans qu'il n'ait réellement été remis en question. Il va sans dire que l'emploi de ce concept n'est pas simplement par stricte fidélité aux discours dont nous proposons une analyse. En effet, les événements semblent rassembler un certain nombre d'ingrédients qui permettent de les qualifier d'« émeutes » et ce, non pas seulement par analogie rapide avec d'autres événements similaires.

La question des « violences urbaines » ou « émeutes urbaines » occupe le devant de l'actualité sociale et politique en France depuis plus de trente ans (Bachmann et Le Guennec, 1996). Le journalisme d'investigation a consacré ce terme pour traiter des violences collectives qui avaient lieu dans l'espace urbain ou périurbain. Cette utilisation médiatique a accéléré la circulation du terme dans l'espace public et l'a ainsi transformé en catégorie de « sens commun », reconnue chez les lecteurs et employée sans avoir à la définir. Dans un article intitulé « Sur la genèse sociale des « émeutes urbaines » », S.Beaud et M.Pialoux qualifient le phénomène de « fait social », au sens durkheimien, de par sa récurrence et sa régularité (2002 : 219). Au Québec, l'usage contemporain du terme était plus souvent associé aux violences lors d'événements sportifs ou de manifestations altermondialistes, même s'il y a déjà eu des « émeutes » dans l'Histoire

de la province (émeutes de Québec en 1878 puis en 1918 (1), émeutes du 12 juillet 1877, par exemple). Si le contexte québécois se distingue nettement du contexte français, il reste que la médiatisation des événements de novembre 2005 en France a laissé un vif souvenir dans les esprits. Aussi, le terme ne semblait pas inconnu ni aux journalistes ni à leurs lecteurs lorsque les événements de Montréal-Nord ont eu lieu, ce qui explique en partie l'omniprésence de ce terme dans les médias pour évoquer les événements.

La communauté scientifique semble corroborer l'élection du terme. Le Centre d'études ethniques des universités de Montréal (CEETUM) avait organisé une table ronde intitulée « Regards multidisciplinaires sur les émeutes de Montréal-Nord » et l'Institut National de Recherche Scientifique (INRS) utilisait le terme lors d'un séminaire midi intitulé « Montréal-Nord : Actions et réactions ». En effet, le concept d'« émeute » semble être le plus en adéquation avec les événements que les concepts de violences urbaines ou de révolte.

Selon M.Kokoreff, O.Steinauer et P. Barron, le terme de « violences urbaines » est davantage une catégorie policière qu'une catégorie sociologique (2007). Ce concept, assez flou, renvoie essentiellement aux moyens politiques et légaux mis en place pour lutter contre l'insécurité. Ce terme semble donc marqué institutionnellement et idéologiquement (2). Les auteurs lui préfèrent la notion d'« émeute », qui met en cause le rôle de la police à la fois comme cible des violences et comme point de départ des émeutes dans plusieurs cas. Le terme d'« émeute » permet également d'évoquer la dimension protestataire de violences. Il se distingue toutefois du concept de « révolte » par son caractère spontané et non structuré. D.Lapeyronnie, reprenant E.Hobsbawn, définit même l'émeute comme une forme de « révolte primitive » (2006b), le recours à la violence collective étant pour ses auteurs le seul moyen d'exprimer son mécontentement et son opposition. Ces différentes dimensions théoriques nous amènent à élire ce terme pour évoquer les événements de Montréal-Nord.

Enfin, les « événements » de Montréal-Nord semblent avoir tous les ingrédients permettant de les qualifier d'émeutes : une bavure policière comme point de départ, leur développement à la suite d'une manifestation pacifique, des actions principalement dirigées vers des lieux et des objets symboliques appartenant à l'espace public (caserne de pompiers, voitures de policiers, arrêts d'autobus, etc.), le type d'« outils » mobilisés (feu, projectiles, bombes propane, coups de feu, etc.) et l'impression de perte de l'ordre social. La com-

(1) Voir à ce sujet Provencher, J., (1971), *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*, Montréal, Boréal Express.

(2) Un bon exemple de cet aspect se retrouve dans Soulez, C., (2007), *Violences et insécurité urbaines*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».

paraison avec d'autres émeutes, comme celles de Los Angeles en 1992 ou celles qui ont eu lieu en France en 2005, peut engendrer certaines réticences à utiliser un terme aussi fort. Il est vrai que les événements de Montréal-Nord se distinguent par leur durée, par le nombre de personnes mobilisées et par leur intensité, mais ces différences sont en terme de degrés et non de nature. Il s'agit bien d'émeutes, tel que nous l'avons défini plus haut.

Si l'ensemble des quotidiens semble s'accorder sur le terme d'émeutes, la définition des causes des émeutes et la façon dont les événements seront traités varient d'un journal à l'autre.

## 1. LA DÉFINITION DES CAUSES DES ÉMEUTES

Les discours sur les émeutes dans la presse écrite prennent généralement la forme d'un récit factuel et chronologique, ponctué de témoignages des habitants du quartier et des autorités officielles (Windisch, 2006). La sélection des témoignages permet d'appuyer la position du journal par rapport aux émeutes, de la contraster ou encore de lancer le débat. Dans tous les cas, elle est révélatrice de l'inscription politique du journal.

### 1.1. Discours des autorités officielles et dimension politique

Au lendemain des émeutes, tous les quotidiens offraient le point de vue de trois acteurs sociaux : le maire de Montréal, Gérald Tremblay, du maire de l'arrondissement Montréal-Nord, Marcel Parent et le directeur du Service de Police de la Ville de Montréal (SPVM), Yvan Delorme.

Le maire de Montréal dénonce les émeutes et les évoque de façon isolée, comme étant le fait d'une minorité déjà criminalisée : « *Je ne tolérerai pas qu'un groupe d'individus commette des gestes de violence de la sorte et, surtout, insécurise la population du quartier en endommageant le bien public, a-t-il dit. Je ne tolérerai pas que des policiers, des pompiers et des ambulanciers soient victimes d'atteintes physiques à leur personne. Je rappelle que ces individus travaillent au service du public et nous permettent de mieux vivre en communauté* » (Saint-Arnaud, 2008 : 2). Le politicien insiste sur le rôle des policiers dans le maintien de l'ordre. Il distingue les auteurs des violences du reste de la population du quartier qui, victime de l'action de ces jeunes, vit dans l'« insécurité » et la peur. S'il ne tombe pas dans la généralisation et protège une partie des résidents de Montréal-Nord, il pointe du doigt des coupables tout désignés et renforce le stigmate dont souffre cette frange de la population. Le caractère déviant des actes commis est mis de l'avant en faisant référence au « bien public », à la « commu-

nauté » et au vivre ensemble. Les auteurs sont en rupture avec le contrat social et leur action brise son ciment, la paix sociale, en s'attaquant à ceux qui en sont garants. Dans cette perspective, les émeutes ne sont pas conçues dans leur dimension protestataire et contestataire, visant ultimement le bien de tous les « citoyens » sans distinctions ou discriminations, mais apparaissent au contraire comme des violences gratuites menées par des criminels qui font fi des règles élémentaires de la vie en société. Les violences apparaissent alors d'autant plus spectaculaires qu'elles semblent dénuées de fondements. On retrouve dans le discours du maire ce que V. Cicchelli, O. Galland et S. Misset qualifient d'« émeute déviante » : les événements relèvent d'une minorité agissante, qui vit dans un contexte de violence préexistant les émeutes, et qui maîtrise un certain nombre de « compétences nécessaires » dans le développement d'émeutes (2007 : 7). La gestion des événements, ainsi dépouillés de leurs causes structurelles, implique simplement la neutralisation des éléments déviants (les auteurs des violences) et le quartier retrouvera l'ordre et la paix sociale.

Marcel Parent, maire de l'arrondissement Montréal-Nord, insiste sur la dimension très localisée des événements, qui ne sont pas à l'image de l'ensemble du quartier : « *Montréal-Nord est un endroit où il fait bon vivre. On a des problèmes dans un petit coin de Montréal-Nord. On est fier d'habiter à Montréal-Nord* » (Inconnu b, 2008 : 10). Son titre lui permet de circonscrire les événements dans un territoire encore plus réduit et, ce faisant, d'occulter toute cause structurelle ou sociale. Les violences apparaissent presque comme un fait divers, à la fois incompréhensible, indépendant et isolé. L'accent est plutôt placé sur la paix sociale et le « vivre ensemble » dans la communauté de l'arrondissement. Le caractère déviant des auteurs des violences est exacerbé par ce discours qui les oppose au reste des habitants, qui sont tous épanouis et tirent même une fierté d'habiter dans le quartier. Les émeutes sont réduites à un espace restreint, clairement identifié comme problématique. Le présent de vérité générale traduit la récurrence des problèmes dans ce « petit coin » du quartier, les coupables sont dénoncés et sont encore une fois présentés comme des délinquants de tous les jours, hors des normes du quartier. Les auteurs, ainsi définis, ne peuvent être à l'origine d'une action de contestation sociale, puisque leur violence est présentée comme quotidienne, en quelque sorte « normale ». En d'autres termes, leur caractère déviant devient la norme dans cette perception manichéenne et dichotomique des émeutes.

Le directeur du SPVM est celui qui propose le regard le plus critique sur les événements et cherche à comprendre les leçons qui peuvent en être tirées : « *Les événements de dimanche sont une démonstration par un groupe de jeunes composé de criminels et de jeunes qui*

*suivaient. Sans avoir un objectif commun, ces jeunes nous ont livré un message : il faut être à l'écoute et voir si on peut améliorer certaines de nos interventions. Les événements d'hier étaient une rébellion contre l'ensemble du système* » (Meunier & Orfali, 2008 : 2). Il établit un lien direct entre l'acte du policier, la mort de Freddy Villanueva et les émeutes du 10 août 2008. Tout en condamnant les violences, il remet en question le rôle de la police, qui faillit parfois à sa mission de protéger les citoyens. Une approche préventive, adaptée à la réalité du milieu (« il faut être à l'écoute »), est préférée à l'action répressive, dont les limites sont reconnues. Yvan Delorme reconnaît une dimension protestataire aux événements qui touchent la société québécoise dans son ensemble et qui, à ce titre, doivent être pris au sérieux par les acteurs sociaux.

Ces discours des autorités officielles sont représentatifs de deux grandes tendances dans l'interprétation des émeutes. Comme G. Maugé l'avait souligné pour les émeutes de novembre 2005 en France, les discours oscillent entre une disqualification des émeutes, qui passe entre autres par le déni de leur dimension politique, et une habilitation, qui passe par l'affirmation d'une fonction contestataire aux émeutes permettant de régler les questions relatives à l'exclusion sociale (2006). Ces interprétations des émeutes entraînent deux formes de gestion des événements, la première optant pour le registre de la fermeté (« *Je ne tolérerai pas que...* ») et la seconde se situant dans un registre de démagogie (« (...) *il faut être à l'écoute et voir si on peut améliorer certaines de nos interventions* ») (Kokoreff, Steinauer et Barron, 2007 : 2). La relation entre les médias, notamment la presse écrite, et les autorités officielles se caractérise donc par une influence mutuelle et une instrumentalisation réciproque. Par exemple, les médias peuvent servir de moyen de pression pour pousser les autorités à agir, dans un sens comme dans l'autre, et les autorités peuvent utiliser les médias pour diffuser leurs orientations à une audience plus large.

Ces trois discours sont emblématiques la ligne de fracture qu'il va y avoir entre les différents journaux, fondés sur ce qui sera considéré comme « causes » des émeutes et sur la façon dont les événements seront interprétés. Certains journaux inscrivent leur discours dans une démarche de compréhension, en situant l'origine des émeutes dans la bavure policière, qui est condamnée, et un ras-le-bol partagé face aux conditions de vie et aux discriminations. Les discours des autres journaux seront marqués par une vive incompréhension, considérant les émeutes comme des actes de violence urbaine gratuite, menés par des individus déjà criminalisés, aux comportements déviants, souvent évoqués comme « membre des gangs de rue ». La mort de Freddy Villanueva est regrettable, mais il s'agit d'un cas de la légitime défense, qui ne peut en aucun cas expliquer la violence des émeutes.

1.2. « Qu'est-ce qui peut légitimer des actes d'une telle violence ? » Des causes qui demeurent floues

Pour certains journaux, les causes des émeutes apparaissent difficiles à cerner ou celles qui sont évoquées ne peuvent en aucun cas justifier la violence des actes commis. Ces discours tendent à justifier l'acte du policier en évoquant la légitime défense ou en faisant référence à un accident regrettable. La nature du lien entre l'acte du policier, la mort de Freddy Villanueva et les émeutes semble vivement dénoncée.

*Le Soleil* souligne dès le sous-titre, « Quartier difficile » (Inconnu b, 2008 : 10), les spécificités du quartier où les forces de l'ordre peinent à faire respecter l'ordre et les règles de citoyenneté. L'article propose un témoignage d'un policier, qui conforte cette position : « *Les jeunes ont davantage une attitude de défiance et d'attaque envers les policiers, notamment dans ce secteur. La règle élémentaire de notre société qui veut que la population consente à être policée est remise en question* » (Inconnu b, 2008 : 10). Si les auteurs sont clairement identifiés qualifiés par leur déviance par rapport aux autres citoyens. « Dans ce secteur », ils seraient plus enclins qu'ailleurs à adopter une attitude violente, hors-norme, voire même « antisociale ». Cette tendance naturelle et cette définition légèrement essentialiste des jeunes habitants du quartier semble bien plus expliquer les violences que l'acte du policier ou que d'autres déterminants sociaux.

*La Presse canadienne* inscrit son discours dans une incompréhension des motifs des violences, comme l'indique ce témoignage d'un habitant du quartier depuis plusieurs décennies : « *Il y a des jeunes qui sont en train de massacrer notre ville pour rien. Je me demande pourquoi ils font ça. Pour quelles raisons ? Je trouve ça ridicule, je suis révolté ! C'est épouvantable. En plus des policiers se sont fait blesser. Pour quelle raison ?* » (St-Arnaud, 2008 : 1). Le choix du témoin apparaît central pour légitimer le point de vue du journal. Ici, la durée de résidence dans le quartier donne une valeur incontestée aux propos du témoin et permet de renforcer la dichotomie entre les jeunes auteurs des émeutes et le reste des habitants, qui n'adhèrent ni aux motifs, ni aux moyens de les exprimer des auteurs des violences. La violence semble gratuite et les habitants en sont les victimes quotidiennes. La notion d'« émeute ludique » apparaît dans ce discours. Elle fait référence à un conflit de générations, entre les jeunes, incontrôlables et sans limites, et les plus vieux, qui sont plus lucides et ne comprennent pas les actes de leurs cadets, comme les pillages des magasins du quartier (Cicchelli, Galland et Misset, 2007 : 10). La dimension protestataire a disparu pour faire place à la dimension ludique et gratuite des violences.

*La Tribune*, dans un autre article que celui cité précédemment, interprète les événements dans le sens de la légitime défense du policier : « *Il y a une différence entre*

*résister à une arrestation et à un policier qui tente de vous passer les menottes et l'attaquer. En pareille circonstance, tout geste offensif est une grave entorse aux lois et aux codes de conduite qui nous régissent. Il est impératif que, en toutes circonstances la police incarne l'autorité et qu'elle soit respectée* » (Larochelle, 2008 : 3). La faute ne relève plus de la policière et la culpabilité de la mort de Freddy Villanueva revient au jeune homme l'ayant provoqué. Encore une fois, la déviance est soulignée par le non-respect des lois sociales. Ce deuxième article du journal *La Tribune* témoigne des nuances dans les discours qui existent au sein de chaque quotidien. Ces trois derniers quotidiens insistent sur les problèmes généraux de violences, qui touchent en particulier Montréal-Nord et qui symbolisent une remise en cause marquée du contrat social et politique ; contrat au terme duquel l'État est le seul détenteur du « monopole légitime de la violence » (Weber, 1959). À cet égard, la cause ne suffit pas à expliquer l'événement, lequel doit être aussi compris comme constituant un phénomène de transgression majeure de l'ordre social et politique (Garcin-Marrou, 2007).

### 1.3. Tentative d'identification des causes des émeutes

Le développement d'un discours fondé sur une tentative de compréhension implique nécessairement que les « causes » des émeutes ont été identifiées. Trois des quotidiens étudiés adoptent cette position.

*Le Devoir* dénonce explicitement la bavure policière et les émeutes, qui sont intrinsèquement liées selon le journal : « *la mort du jeune originaire du Honduras Freddy Villanueva, tué par balle samedi à la suite d'une altercation avec des policiers du secteur, était inacceptable, tout comme les actes de vandalismes qui ont sévèrement endommagé les commerces environnants* » (Gervais, 2008 : a1). La reconnaissance de ce lien facilite la « compréhension » des violences, en levant le voile sur certaines causes ou sur des éléments qui ont pu les déclencher. Comprendre ne signifiant pas approuver, l'article condamne toute forme de violence, des émeutiers comme de la policière. Il présente également un témoignage d'un jeune homme, qui semble bien résumer la position du journal : « *Parler de tensions raciales et de gang de rue, ça ne tient pas. Il y avait ici des gens de tous les âges et de toutes les origines. Mais je crains que la couverture médiatique les polarise. Il faut plutôt parler de pauvreté, de problèmes sociaux* » (Gervais, 2008 : a1). La nécessité de remonter à la genèse sociale des émeutes est évoquée, rejetant du même coup les limites des discours médiatiques trop simplistes et souvent stigmatisants. Les émeutes sont interprétées dans leurs dimensions protestataires, telle que définie par Cicchelli, Galland et Misset, soit l'expression de la majorité comme l'ensemble des résidents partageant des conditions de vie similaires, qui sont à l'origine des événements (chômage, exclusion sociale, indifférences des politiques, discriminations,

rapports conflictuels avec la police, etc.). Un « ras-le-bol » collectif est évoqué à travers la présentation de la variété des profils des « émeutiers ». Cette conception de l'émeute n'implique pas que tout le monde ou cette majorité ai participé de manière effective mais plutôt que les raisons qui ont poussées certains à agir étaient partagées par la majorité des habitants du quartier.

*La Presse* fait également référence au contexte social préexistant, qui pouvait laisser présager l'expression violente du mécontentement, dès le sous-titre de l'article : « Une casse annoncée » (Orfali, Meunier, Lagacé & Croteau, 2008 : a2). On retrouve la dimension protestataire des émeutes dans son discours et les témoignages choisis : « *Ce n'était pas une rébellion contre le service de police, mais contre le système. [...] Il y a un travail qui doit être fait, non seulement par le service de police mais par toute la communauté. [...] Tout le monde a un rôle à jouer* » (Val, 2008 : a22). Le journal semble refuser de mettre seulement la police au banc des accusés et en appelle à une remise en question profonde de la société québécoise pour lutter contre l'exclusion sociale. Les émeutes apparaissent ainsi comme une sonnette d'alarme qui doit amener des actions réfléchies et adaptées, fondées sur la définition d'un projet de société.

Enfin, *La Tribune*, bien que beaucoup plus nuancée dans son discours que les deux autres journaux, cite deux habitants du quartier qui cherchent à identifier les « causes » des émeutes et par cela même, à les expliquer et les comprendre : « *Les jeunes veulent passer le message qu'ils en ont marre de se faire prendre pour des idiots* », M. Sylvestre (Mathieu & Croteau, 2008 : p. 3) et « *Les jeunes déplorent qu'on les prend tous pour des membres de gangs de rues* », J.-C. Icart (Mathieu & Croteau, 2008 : p. 3). Ils dénoncent l'enfermement des auteurs dans des rôles stigmatisants et leur sentiment de rejet par rapport aux politiques sociales. Cependant, les « émeutiers » ne désignent plus « la majorité » des habitants mais plutôt les « jeunes ».

*Le Devoir*, *La Presse* et *La Tribune* ancrent leur récit des violences dans la mise en cause de ce qui paraît être une violence policière initiale et dans la dénonciation des impasses sociales – et politiques – dans lesquelles sont enfermés les jeunes habitants de Montréal-Nord. Leurs discours opposent donc, dans l'examen des causes des émeutes, deux violences, l'une sociopolitique et sécuritaire, l'autre juvénile.

L'interprétation et la définition des causes des émeutes vont être le fondement à partir duquel les auteurs des violences et, à fortiori, l'espace où elles ont eu lieu seront conçus.

## 2. LA DÉFINITION DES AUTEURS DES VIOLENCES

Bien que les différents journaux diffèrent dans l'interprétation et la définition des causes des émeutes, ils

semblent globalement s'accorder sur la définition des émeutiers et produisent, de ce fait, un portrait assez stéréotypé des auteurs des violences.

### 2.1. Des jeunes

L'adjectif substantivé « jeune » est omniprésent dans les discours de la presse écrite. S'il s'agit a priori d'une catégorie assez floue, elle va se préciser avec des expressions plus longues : « jeunesse délinquante de Montréal-Nord » (*La Tribune*), « jeunes en mal d'émotions fortes » (*Le Soleil*), « jeunes vandales » (*Presse Canadienne*), « jeunes des gangs de rues » (*Le Journal de Montréal*). Ils seront également définis par les actes qui ont été commis, comme en témoigne la récurrence du terme « émeutier ». Leur identité semble même réduite, dans certains cas, à leurs actes et, dans ce cas précis, à leur caractère illicite. Cela renvoie au pouvoir de stigmatisation de la presse écrite, par le choix de son vocabulaire.

Ce qui varie d'un journal à l'autre, c'est la valeur qui est accordée à cette catégorie. Pour certains, les termes « jeunes de Montréal-Nord » et « délinquants » sont des synonymes et sont utilisés à tour de rôle, sans distinction. Comme nous l'avons souligné plus haut, ces jeunes sont perçus comme ayant déjà commis des actes illicites et ayant des compétences qui ont été mis à profit lors des événements. Dans ces discours, c'est la dimension ludique des émeutes qui est mise de l'avant. Pour d'autres, il s'agit plutôt d'une minorité agissante, dont les protagonistes ne possèdent pas nécessairement un passé de délinquant, pour qui les émeutes représentent le seul moyen de se faire entendre. Ce recours ultime à la violence témoigne de l'enfermement de ces jeunes, qui n'ont pas d'accès aux moyens conventionnels d'expression et d'accès à l'espace public. Cette perception des jeunes donne une dimension expressive aux émeutes (Kokoreff, Steinauer et Barron, 2007 : 9).

Le terme « jeune » rappelle également le rapport que cette génération entretient avec les médias. Certains « jeunes » vont utiliser les médias pour développer un discours revendicateur, comme « Montréal-Nord Républik » qui a su mobiliser les différents médias. Très présent dans la presse écrite des jours (3) et surtout des mois qui suivirent les événements notamment par le biais de leur blogue, ce collectif bénévole a su s'imposer, à tort ou à raison, comme représentant de la jeunesse de Montréal-Nord et de ses revendications.

Les « jeunes » auteurs des violences seront également qualifiés par le genre.

(3) Ils ne sont pas évoqués dans les articles du 11 et du 12 août 2009, ce qui fait que nous ne développerons pas davantage cet aspect. Pour en savoir plus, il suffit de consulter leur blog : <http://www.montrealnordrepublik.blogspot.com/>

### 2.2. Le sous-entendu du genre

Les discours étudiés ne font références qu'aux hommes et ce, pas uniquement pour des raisons grammaticales. Il semble que l'association entre un mode d'expression violent et le sexe masculin s'applique dans les discours de la presse écrite. D'ailleurs, la majorité des journaux tentent de lier les événements aux gangs de rues qui gèrent certaines parties du quartier (Inconnu c, 2008 : 4). Or, comme le souligne M. Kokoreff dans *La force des quartiers*, les gangs ne peuvent être à l'origine des émeutes comme l'économie souterraine nécessite une forme de paix sociale pour assurer sa pérennité (2003 : 329). Cette évocation d'une forme organisée de la violence justifie un discours sécuritaire et répressif des autorités officielles. Les femmes sont évoquées en tant que victimes des violences quotidiennes comme résidentes de Montréal-Nord ou en tant que victimes de la brutalité policière. Les témoignages de la mère, de la soeur et de la cousine de Freddy Villanueva, relayés massivement dans la presse écrite, sont assez représentatifs : insistant sur leur émotion, elles apparaissent comme les victimes indirectes de la brutalité policière qui a tué un de leurs êtres chers et comme des victimes de la violence des émeutes, qu'elles dénoncent vivement. Certains journaux, comme *La Presse*, dénoncent la brutalité policière en évoquant une « femme haute comme trois pommes » qui s'est fait renverser « brutalement » par les policiers. Elle apparaît également comme la figure de la victime par excellence, à travers l'accent qui est mis sur sa grande vulnérabilité (*La Presse*, 11 août 2008). Les articles des jours suivants indiqueront qu'il n'y avait que 2 filles sur les 24 mineurs arrêtés (Handfield, 2008 : a4). À souligner, *Le Devoir* est le seul quotidien à évoquer la présence de personnes de tous âges, hommes comme femmes et de toutes les origines (Gervais, 2008 : a1). Pourtant, les discours souligneront souvent la dimension ethnique des événements.

### 2.3. La dimension ethnique

Un glissement sémantique fréquent s'opère lorsqu'il est question de la bavure policière : on passe de l'histoire de Freddy Villanueva, à celle d'un « jeune du Honduras » puis à celle d'un jeune de minorité ethnique, voire même haïtien pour le *Courrier International* (Inconnu a, 2008 : 4). Les origines de la victime sont ainsi utilisées pour faire de son histoire un récit représentatif de toutes les minorités ethniques au Québec et pour dénoncer les discriminations, comme le profilage racial, dont ils sont victimes : « Si ça avait été quatre Blancs, ils n'auraient jamais fait ça » (Orfali, 2008 : 2). L'existence d'un réseau communautaire et associatif haïtien important dans Montréal-Nord a permis à la communauté haïtienne et à la Ligue des Noirs de se prononcer sur la question

(Ouandji, 2008 : a9) et encourageant de ce fait la valeur d'exemplarité de ce cas de bavure policière.

La perception du quartier où les émeutes se sont déployées se fonde sur la définition qui est donnée des auteurs des émeutes et plus largement sur la manière dont le journal interprète les événements.

### 3. LE « TERRAIN » DES ÉMEUTES

L'espace où se développe les émeutes a, à la fois une dimension structurée et structurante. Les émeutes sont façonnées et contraintes par l'espace en même temps qu'elles produisent de nouvelles structures de relations spatiales. L'examen des discours sur l'espace des émeutes est donc essentiel à leur compréhension. Ces discours varient en fonction de la compréhension ou de l'incompréhension des causes des événements.

#### 3.1. Incompréhension

Montréal-Nord n'est devenu un arrondissement de la ville de Montréal qu'en 2002. Cette adhésion récente nous amène à nous interroger sur la place de l'arrondissement dans l'ensemble urbain montréalais. Il semble en effet que le quartier est perçu à l'image des auteurs des violences pour certains journaux : la déviance et l'écart à la norme deviennent géographiques. Une frontière territoriale se superpose ainsi à une frontière sociale.

La plupart des discours dans la presse écrite, en insistant sur le caractère « difficile » du quartier, dressent le portrait d'un espace fragile, propice au développement de violences. Parallèlement, les émeutes participent à la définition d'un territoire particulier fondé sur ces violences, qui apparaissent alors endémiques. Les nombreuses références au « Bronx » new-yorkais, archétype du territoire urbain violent dans les représentations communes (Garcin-Marrou, 2007), vont également dans ce sens, comme le titre d'un article du Soleil « Le «Bronx» de la métropole » (Touzin, 12 août 2008 : a4). Ces discours font du quartier une « zone de non-droit ». Or, la dangerosité de certains quartiers est exacerbée par le discours médiatique, ce qui renforce le poids du stigmate. Comme le souligne M.Kokoreff, ce processus a des effets symboliques dangereux : ceux qui y sont extérieurs et qui doivent y pénétrer, comme la plupart des policiers, ne le font pas sans appréhensions (2003 : 326).

En focalisant ainsi sur un espace déterminé, nous pensons les situations des territoires ségrégués indépendamment des mécanismes d'ensemble et développons des politiques territorialisées. Un autre glissement sémantique s'opère et transforme les questions « sociales » en questions « urbaines » (Tissot et Poupeau, 2005). Il convient de noter que les discours sur les événements du 10 août 2008 poussent très loin

cette spatialisation des problèmes sociaux en associant le terme d'émeute à un arrondissement précis de l'espace urbain montréalais. Les émeutes sont davantage évoquées comme les « émeutes de Montréal Nord » que comme des « émeutes urbaines ». Cette spatialisation des émeutes et, d'une certaine manière, des « problèmes », permet d'occulter les ressorts structurels ainsi que la dimension politique et sociale des événements. À l'inverse, cette dimension est mise en avant par les discours tentant de comprendre les émeutes.

#### 3.2. Compréhension

Les discours « compréhensifs » évoquent l'espace des émeutes comme « espace routine », tel que défini par J.Ayuro (2005 : 128). Le lieu du quotidien se voit attribuer des fonctions de contestations, insérant les émeutes dans la continuité de l'organisation spatiale de la vie quotidienne. Comme dans cette interprétation les émeutes sont engendrées par le contexte local et les structures sociales, elles n'apparaissent plus comme un fait nouveau, spectaculaire et inattendu.

Ces discours présentent l'espace des émeutes comme un territoire défavorisé sur les plans économiques et sociaux, description qui les inscrit souvent dans une dénonciation des conditions de vies des habitants du quartier. Cette perception de l'espace fait que les auteurs des violences sont d'abord pensés comme des victimes du contexte dans lequel ils vivent avant d'être désignés comme coupables des événements. Si cette désignation de l'espace permet de condamner les violences socio-politiques dont ils sont les victimes et de ne pas juger les auteurs seulement par rapport aux actes violences qu'ils ont commis, elle a également l'effet inverse de renforcer la pesanteur symbolique associée à cet espace (Garcin-Marrou, 2007).

### CONCLUSION

Les médias participent à la construction des événements et à l'événement comme tel. Loin d'y être extérieurs aux émeutes de Montréal-Nord, ils font partie intégrante des événements : leur présence sur les lieux a influencé les actions des émeutiers et leur discours a construit notre perception des événements. L'analyse discursive de la presse écrite fait apparaître des couples de dichotomies, comme ceux de normes-déviances et de compréhension-incompréhension. La définition de la « norme » et de la « déviance » dépend de l'inscription politico-sociale du journal et ce, même lorsque les articles choisis n'étaient pas des éditoriaux. Cette norme correspond le plus souvent au profil, réel ou imaginé, de leur lectorat. La presse écrite s'organise souvent en récits factuels et chronologiques des événements, dans lesquels ces normes vont s'insérer en filigrane. Ainsi, on retrouve une grande majorité de dis-

cours « sécuritaires » et une minorité de discours reconnaissant les violences socio-politiques dont sont victimes les auteurs des violences.

Il va sans dire que l'analyse des discours proposée dans ce travail reste très schématique. En effet, les discours des journaux sont souvent plus nuancés et varient au sein d'un même journal, comme nous avons pu le constater avec *La Tribune*. Ces discours vont également se transformer s'ils sont étudiés dans une perspective longitudinale, surtout en période électorale. Ils vont également donner une légitimité scientifique à leurs discours, en s'appuyant sur des « experts » de la question, sociologues (4), criminologues, psychologues sociaux ou encore politologues. Enfin, l'impression de « nouveauté » se dégage de la perception des événements. Une perspective historique revenant sur les causes structurelles des émeutes et sur le contexte dans lequel elles se développent reste une démarche essentielle pour saisir les événements, mais n'a pas encore été faite. La question du temps, nécessaire à la méthode sociologique, nous amène à avoir un certain retard par rapport à la rapidité des événements et de leur traitement médiatique. ■

## BIBLIOGRAPHIE

### Articles et ouvrages scientifiques

- APPARICIO, P., SÉGUIN, A., ROBITAILLE E. & P. HERJEAN, 2008, *Le repérage des zones de concentration de la pauvreté à Montréal : l'identification des micro, meso et macro zones de pauvreté*, Montréal, INRS, Inédits, 35 p.
- AUTHIER, J.-Y., (2007), « Les « quartiers » qui font l'actualité », *Espaces et sociétés*, 1-2, 128-129, p. 239-249.
- AYURO, J., (2005), « L'espace des luttes. Topographies des mobilisations collectives », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5, 160, p. 122-132.
- BACHMANN C. & N. LE GUENNEC, (1996), *Violences urbaines*, Paris, Éditions Albin Michel.
- BACHMANN C. & N. LE GUENNEC, (1997), *Autopsie d'une émeute. Histoire exemplaire du soulèvement d'un quartier*, Paris, Éditions Albin Michel.
- BEAUD S. & M. PIALOUX (2002), « Sur la genèse sociale des « émeutes urbaines » », *Sociétés Contemporaines*, 45-46, p. 215-243.
- BEAUD S. & M. PIALOUX (2004), *Violences urbaines, violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Éditions Fayard.
- BODY-GENDROTS, S., (2007), « Les événements de novembre 2005 étaient-ils des émeutes ? », *Violences urbaines et protestation de la jeunesse. Perspectives franco-allemandes sur*

*les émeutes dans les banlieues en 2005*, Centre Marc Bloch, Berlin, vendredi 23 mars.

BOURDIEU, P., (1993), « Effets de lieu », dans P. Bourdieu (sous la dir. de), *La misère du monde*, Paris, Le Seuil, p. 159-167.

BRION F., REA A., (1992), « La construction politique et médiatique des émeutes urbaines », *L'Année sociale*, 282-305.

CASTEL, R., (2006), « La discrimination négative. Le déficit de citoyenneté des jeunes de banlieues », *Annales* n°4, juillet-août.

CHAMPAGNE P., (1991), « La construction médiatique des malaises sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 90, 64-75.

CICCHELLI, V., GALLAND, O. & S. MISSET, (2007), « Comment enquêter sur une émeute ? Opacité du terrain et pluralisme de sens », *SociologieS* [En ligne], Débats, Enquêter à chaud, Consulté le 22 février 2009. URL : <http://sociologies.revues.org/index254.html>

DE LATAULADE, B., (1996), « Les conditions sociales de production d'un "événement" en banlieue », *Espaces et sociétés*, n° 84-85, p. 269-279.

DUPREZ, D., (2006), « Comprendre et rechercher les causes des émeutes urbaines de 2005. Une mise en perspective », *Déviance et Société*, 4, 30, p. 505-520.

FOUCAULT, M., (1975), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

GALLAND O., CICCHELLI V., MAILLARD J. de & S. MISSET, (2006), *Comprendre les émeutes de novembre 2005. L'exemple d'Aulnay*, Paris, Cerlis.

GARCIN-MARROU, I., (2007), « Des « jeunes » et des « banlieues » dans la presse de l'automne 2005 : entre compréhension et relégation », *Espaces et sociétés*, 1-2, 128-129, p. 23-37.

GÈZE, F., (2006), « Les « intégristes de la République » et les émeutes de novembre ou les effets de la mutation médiatique de la figure de l'intellectuel », *Mouvements*, n°44, mars-avril.

KOKOREFF, M., (2003), *La Force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Éditions Payot.

KOKOREFF, M., (2006a), « Comprendre le sens des émeutes de l'automne 2005 », *Regards sur l'actualité* n°319, Paris, La Documentation française.

KOKOREFF, M., (2006b), « Les émeutiers de l'injustice », *Mouvements*, n°44, mars-avril.

KOKOREFF, M., (2006c), « Sociologie de l'émeute. Les dimensions de l'action en question », *Déviance et société*, Vol 30, n°4, décembre.

KOKOREFF M., BARRON P. & O. STEINAUER, (2006), *Comprendre les émeutes de novembre 2005. L'exemple de Saint-Denis*, Paris, Cesames.

KOKOREFF M., BARRON P. & O. STEINAUER, (2007), « Les émeutes urbaines à l'épreuve des situations locales. Récit d'enquête et dimension d'analyse », *SociologieS* [En ligne], Débats, Enquêter à chaud, Consulté le 22 février 2009. URL : <http://sociologies.revues.org/index254.html>.

LAPEYRONNIE, D., (2006a), « Les émeutes urbaines, en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Regards sur l'actualité* n°319, Paris, La Documentation française, 5-14.

(4) Voir à ce titre la contribution d'Annick Germain, sociologue à l'INRS Urbanisme, culture et société, au journal *La Presse* intitulée « Montréal-Nord ou Montréal ? » (*La Presse*, 13 août 2008 : a26).

LAPERRONNIE, D., (2006b), « Révolte primitive dans les banlieues françaises. Essai sur les émeutes de l'automne 2005 », *Déviance et société*, vol 30, n°4.

LE GOAZIOU, V. & L. MUCCHIELLI (dir), (2006), *Quand les Banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de novembre 2005*, Paris, Éditions La Découverte.

MACÉ, É., (2002), Le traitement médiatique de la sécurité, in MUCCHIELLI L., ROBERT Ph. (dir.), *Crime et sécurité, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 33-41.

MAUGÉ, G., (2006), *L'Émeute de novembre 2005. Une révolte protopolitique*, Broissieux, Éditions du Croquant.

PIETTRE, A., (2006), « Les grandes "émotions" de novembre 2005 », *Mouvements*, n°43, janvier-mars.

REA, A., (2006), « Les émeutes urbaines : causes institutionnelles et absence de reconnaissance », *Déviance et Société*, 4, 30, p. 463-475.

ROCHÉ, S., (2006), *Le Frisson de l'émeute. Violences urbaines et banlieues*, Paris, Éditions du Seuil.

SAUVADET, T., (2007), *Le Capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité*, Paris, Éditions Armand Colin.

TISSOT, S., POUPEAU, F., (2005), « La spatialisation des problèmes sociaux », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, 159, p. 4-9.

WEBER, M., (1959), *Le savant et le politique*, Traduction de Freund, J., Paris, Éditions Plon.

### Articles de journaux

BÉLANGER, M., « Situation explosive », dans *Le Journal de Montréal*, 12 août 2008 [texte intégral (page consultée le 20 février 2009)].

DUPERRON, C., « Une manifestation qui tourne à l'émeute à Montréal-Nord », dans *Le Journal Métro*, 11 août 2008, [texte intégral (page consultée le 21 février 2009)].

ELKOURI, R., « Ce n'est que le début », dans *La Presse*, 12 août 2008, p. a6.

GEOFFRION-MCINNIS, A., « C'est la guerre, là-bas », dans *Le Journal de Montréal*, 12 août 2008 [texte intégral (page consultée le 20 février 2009)].

GERMAIN, A., « Montréal-Nord ou Montréal ? C'est toute la ville qui est, jusqu'à un certain point, concernée », dans *La Presse*, 13 août 2008, p. a26.

GERVAIS, L-M., « Colère et incrédulité à Montréal-Nord. Les résidents s'expliquent mal l'escalade des événements qui

ont secoués le quartier », dans *Le Devoir*, 12 août 2008, p. a1.

GERVAIS, L-M., « Montréal-Nord fait le tour du globe », dans *Le Devoir*, 15 août 2008, p. a3.

HANDFIELD, C., « Bilan de l'émeute. Les policiers ont arrêtés 71 personnes », dans *La Presse*, 19 septembre 2008, p. a4.

INCONNU a, « Le « Bondy-Blog » version québécoise », dans *Courrier International*, 12 août 2008, p. 4.

INCONNU b, « Une manif tourne à l'émeute à Montréal », dans *Le Soleil*, 11 août 2008, p. 10.

INCONNU c, « Des commerçants de Montréal Nord sont intimidés par les gangs de rue », dans *La Presse Canadienne*, 12 août 2008, p. 4.

INCONNU d, « Un quartier sous haute tension », dans *La Tribune*, 12 août 2008, p. 2.

INCONNU e, « Un bilan des émeutes », dans *Le Journal Métro*, 12 août 2008, [texte intégral (page consultée le 21 février 2009)].

LAGACÉ, P., « Sortez les boyaux d'arrosage », dans *La Presse*, 11 août 2008, p. a3.

LAROCHELLE, L., « Flammes sociales », dans *La Tribune*, 12 août 2008, p.3.

LAVOIE, G., « Danger : la violence attire la violence », dans *Le Soleil*, 12 août 2008, p. 2.

MATHIEU, A. & M. CROTEAU, « Du jamais vu à Montréal », dans *La Tribune*, 12 août 2008, p. 3.

MEUNIER, H. & P. ORFALI, « Consternation et appel au calme », dans *La Presse*, 12 août 2008, p. 2.

ORFALI, P., MEUNIER, H., LAGACÉ, P. & M. CROTEAU, « Montréal-Nord s'embrase », dans *La Presse*, 11 août 2008, p. a2.

OUANDJI, P., « La ligue des Noirs prône un durcissement de la loi sur la police », dans *La Presse*, 12 août 2008, p. a9.

SAINT-ARNAUD, P., « Émeutes à Montréal-Nord : le maire Tremblay veut une enquête complète et rapide », dans *La Presse Canadienne*, 11 août 2008, p. 2.

TOUZIN, C., « Le « Bronx » de la métropole », dans *Le Soleil*, 12 août 2008, p. a4.

TOUZIN, C., « Un grand pas en arrière. La nouvelle escouade policière montréalaise du doigt dans la détérioration du climat social du quartier », dans *La Presse*, 12 août 2008, p. a4.

VAVAL, P., « Montréal n'est pas à l'abri », dans *La Presse*, 12 août 2008, p. a22.